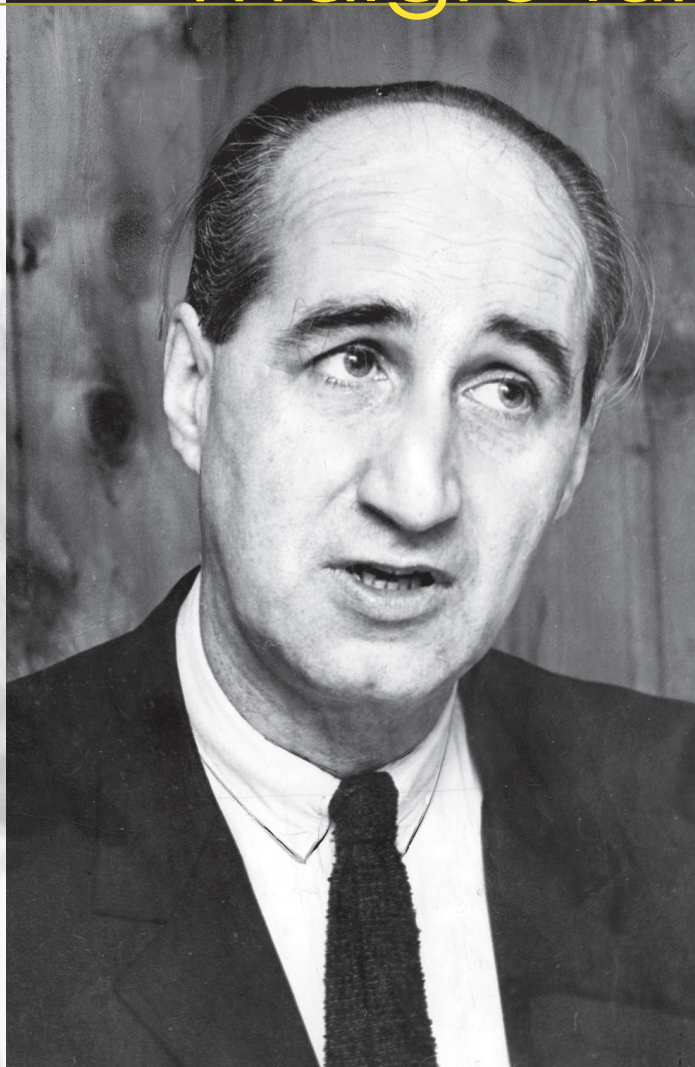


Jacques
FERRON
malgré lui



Rédition augmentée

Jean MARCEL



Jacques Ferron
malgré lui

JEAN MARCEL

Jacques Ferron
malgré lui



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Mise en pages : Diane Trottier

Maquette de couverture : Laurie Patry

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.
Dépôt légal 2^e trimestre 2013

ISBN : 978-2-7637-9686-4

PDF : 9782763796871


Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

IL EST MIDI, DOCTEUR FERRON.....	1
L'ART DU CONTE.....	19
LA VICTOIRE SUR LES DIEUX.....	83
QU'EST-CE QUE LE FERRONISME?.....	99
TINAMER AU PAYS DES MERVEILLES.....	109
POST-SCRIPTUM POUR SAUVER L'IRLANDE.....	115
JACQUES FERRON OU LE DRAME DE LA THÉÂTRALITÉ.....	121
NOTES POUR UNE INTRODUCTION À LA MÉTHODE DE JACQUES FERRON.....	139
MIEUX QUE LE PRIX NOBEL... LE PRIX DAVID.....	167
UN JUSTE PARMI NOUS.....	171
TROIS PRÉFACES.....	175
Le texte épars	175
Ouverture de rideau	178
Préface pour <i>Cotnoir</i>	180
DE L'ESSAI DANS LE RÉCIT AU RÉCIT DANS L'ESSAI.....	185
PARADOXE DE L'UNIVERS INFERNAL.....	209
PRÉSENCE DE JACQUES FERRON.....	215
LE CONTE AVANT LE CONTE.....	223
NOTE DE L'ÉDITEUR.....	229

IL EST MIDI, DOCTEUR FERRON

râce à Jacques Ferron le pays du Québec est désormais une terre aussi fabuleuse que l'Arabie. L'opération demandait certes de l'audace, mais elle a réussi. Si bien qu'il ne serait plus convenable désormais de dresser la géographie du pays sans tenir compte du cataclysme considérable que son œuvre a provoqué.

On ne passera plus bientôt sur le pont Jacques-Cartier sans entendre grincer les roues de la vieille charrette fantôme se rendant à la cueillette des morts.

Montréal, debout la nuit dans ses lumières, est devenue un vaste château de rêve auprès duquel New York ne nous est plus qu'un vieux manoir abandonné ; au-dessus du château tous les soirs s'élève avec mélancolie le cri des engoulevants.

À chaque coin de rue, débusqué d'entre les gratte-ciel, un archange comme celui de *Papa Boss* ose vous saluer au passage, cérémonieusement. Du haut de la butte gaspésienne on peut voir passer au loin les cargos noirs de la dernière guerre, tandis qu'à la frontière de l'Ontario, Pénélope et Ulysse se chamaillent et qu'en Mauricie des monstres à tête de cheval hantent les cimetières des temples protestants.

Ces légendes sont autant de libérations provisoires. Il leur suffit pour l'instant de superposer au pays réel un pays légendaire, l'un poussant l'autre de l'avant. Et lorsque le second aura rejoint le premier, on peut supposer que l'œuvre aura joué son jeu ; que la vie et le rêve enfin réconciliés, le pays sera redevenu convenable. Il n'y a pas de grande vie possible sans quelque imagerie merveilleuse qui vienne la recouvrir de son ombre et féconder le quotidien laborieux.

Les civilisations, dont on nous dit par ailleurs qu'elles sont mortelles, paient en deniers de songe leur immortalité créatrice.

L'œuvre de Jacques Ferron annonce peut-être de grands moments.

Quand ils seront venus, tout se sera passé comme dans les paysages de Corot dont on dit qu'ils n'ont pas seulement changé notre vision de la nature mais la nature même. L'art tient tout de même un peu de la sorcellerie et charge d'un signe nouveau tout ce qu'il anime. Sur ce point, l'écriture est même assez singulièrement docile pourvu qu'il y ait au bout du verbe un sorcier qui lui tienne la plume. Le sorcier des *Grands soleils*, de *La charrette*, des *Contes du pays incertain*, le voici, proliférant à mesure que prolifèrent sur le papier les signes qu'il invente, tour à tour conteur, historien, médecin, polémiste, dramaturge, et, sous tous ces visages à la fois, unique, indéchiffrable. On pense à la question de Valéry : comment cacher un homme ? Mais n'y pensons pas trop, car le docteur Ferron, lui, a trouvé : il a mis tout plein d'arbres par devant sa maison. Et quand je cours le voir à votre intention à Ville Jacques-Cartier, je cherche l'adresse, puis la porte et ne trouve que des arbres. Des arbres encore par derrière, dans un jardin qui s'achève sur un beau désordre organisé ressemblant à de la forêt naissante. Entre ces deux touffes de sauvagerie, le docteur est là, accueillant, suave et réservé. On ne décrit pas le docteur Ferron, il se dessine tout seul. Toujours prêt à s'étioler ou à se métamorphoser comme les personnages de ses contes, il a fini par ressembler à ses légendes. Aussi ne parle-t-on de lui qu'avec beaucoup de réserve, car on ne sait jamais si c'est lui qu'on a devant soi, ou un autre. De l'homme du quotidien, praticien d'une petite banlieue miséreuse dont il est l'animateur discret, je ne dirai rien ici, estimant qu'il faudrait être assez bavard pour devoir ajouter quoi que ce soit au très émouvant témoignage que lui a rendu Pierre Vallières dans ses *Nègres blancs d'Amérique*¹, témoignage d'autant plus valide qu'il a été vécu jusqu'à ses extrêmes conséquences, de la façon que l'on sait. Parler après lui équivaudrait à une sorte de profanation du sujet. De l'homme écrivain, fût-il public, je ne saurais parler davantage, convaincu qu'il est inconvenant, voire imprudent, de parler d'un vivant alors qu'il peut si bien se défendre lui-même. Aussi, au lieu du traditionnel chapitre consacré à la biographie de l'auteur, j'ai pensé lui confier la tâche de parler de lui-même, de son métier, de ses convictions. Seul Jacques Ferron peut dire avec une certaine justesse qui est Jacques Ferron Il se prête d'ailleurs assez volontiers au jeu des questions et des réponses et sait s'y dérober tout à la fois selon une méthode qui lui est propre aussi bien dans sa vie que dans son œuvre. Dans le jardin ressemblant à de la forêt naissante, le voici qui s'anime et répond à toutes les questions que vous lui auriez sans doute posées vous-même.

1. Éditions Parti pris, 1967, p. 154 et suivantes.

– Comme Rabelais, Céline, Ringuet, vous êtes médecin et écrivain. Comment êtes-vous passé de la médecine à l'écriture ?

– Rabelais fut d'abord moine. La curiosité ne menait à l'érudition que dans les couvents. Mais il fut d'une époque où l'érudition, comme de nos jours, créait un contre-courant et portait les moines à sortir des couvents. Dans les petits ateliers d'imprimerie un monde nouveau s'élaborait ; il s'écrivait en langue parlée, en langue verte. À vrai dire, l'époque était révolutionnaire. Quand il y a révolution, c'est curieux, les hauts-lieux, tels des réservoirs, se vident.

Tout concourait au mouvement, même la religion qui se trouva bientôt grosse de la Réforme. Rabelais devint médecin parce qu'il n'était plus moine et que la médecine se trouvait sur son chemin. La curiosité de l'époque avait pour objet l'homme et son habitat ; elle menait à l'anatomie et à la mise en place de la terre dans l'espace. Tous les érudits étaient plus ou moins médecins. Rabelais le fut comme Léonard de Vinci aurait pu l'être au besoin, en passant, par appoint. La grande affaire pour lui, après avoir été latin et grec, après s'être instruit dans des langues sans humeur, comme les mathématiques, sera de tomber dans les grandes eaux populaires et de s'exprimer en français.

Médecin, Céline le fut bien plus que Rabelais. Mais la médecine, loin de l'aider, faillit le perdre. La maladie peut-être le sauva ; il aurait eu la tête cassée à la guerre, ce qui n'est pas vrai, mais il l'a dit et l'a cru, preuve qu'il l'avait fêlée autrement. C'était un paranoïaque de talent. Il brûla sa carrière médicale pour une autre, la littéraire. Ordinairement cela se fait en deux générations, comme il en fut pour Proust et Flaubert dont les pères étaient médecins. Ayant quitté ainsi la carrière, comme Rabelais avait quitté le couvent, Céline resta médecin, mais déchu, en pratique de faubourg assez sordide. Au point de vue littéraire, cela ne fut pas mauvais puisqu'il rejoignit les eaux populaires et la langue verte. Mais il les rejoindra à l'envers de Rabelais, dans leur mauvaise humeur.

Cela dit, Céline et Rabelais éliminés, me voilà délivré de deux encombrants confrères, et j'en viens à votre question, plus à mon aise avec Ringuet.

Ma réponse sera simple : on passe de la médecine à l'écriture pour la bonne raison qu'on est écrivain d'abord. Dès le collègue Ringuet l'était. Le bonhomme Duplessis ne s'y est pas trompé ; il disait à Ringuet : « Eh ! Philippe, tu continues donc à faire des petites compositions ? »

Médecin, puis oculiste, avec un frère spécialiste de la gorge et un autre chanoine, sa profession répondait aux exigences de la famille Panneton, qui ne tenait guère à l'écrivain. Celui-ci d'ailleurs fut long à venir. On n'imagine pas quelle constance, quelle application il mit entre le Séminaire de Trois-Rivières et Flammarion. Il lui fallut vingt ans, au moins, avant de mettre sa

dernière main à *Trente arpents*. Et c'est là ce qu'il y a d'admirable dans ce livre : d'avoir été fait à l'insu d'une société qui ne le demandait pas, dans la solitude et de propos délibéré. Durant tout ce temps, l'oculiste entretenait l'écrivain.

À vingt ans, j'avais décidé aussi d'écrire. Je restais loin de mon œuvre et j'ignorais encore quand je la rejoindrais. Je la concevais en amateur, sans même penser qu'un jour je puisse en vivre. Au fond tout orgueil, de bien plus d'orgueil que de talent, j'ai agi avec prudence et modestie. Non pas par prudence, et modestie, mais pour ménager mon orgueil. J'avais besoin d'un souteneur : je fus médecin à vingt-cinq ans, j'ai pu me faire imprimer à compte d'auteur et peu à peu pousser l'écrivain. Un écrivain mal parti d'une génération quelque peu mystifiée Il a désormais trouvé sa piste, je commence à lui accorder quelque amitié. Il est vrai que je l'ai aussi humanisé de ma petite pratique de province et de quartier. Grâce à la médecine, je n'ai pas été livré aux lettres : j'ai pu les choisir.

– On dit pourtant que vous êtes excellent médecin et que vous avez même failli devenir savant et chercheur.

– Je fus assez nonchalant dans mes études à la Faculté. Quand même, je m'y suis mérité un prix d'anatomie et j'ai été secrétaire puis président du Cercle Laennec. En troisième année sous le professeur Berger, le seul savant que j'aie connu, je crus découvrir une nouvelle pathogénie de la pneumonie, en partant du fait que celle qui nous était enseignée me paraissait insensée. Je soumis cette « découverte » au maître à l'occasion d'un examen de routine. Berger me manda et, avec un terrible accent qui lui venait de Strasbourg et de l'armée allemande au sein de laquelle il avait participé à la première Grande Guerre, s'écria dès qu'il m'aperçut : « Maudit homme, avant de ce mettre en frais de découvrir, (lui-même malgré toutes ses qualités, il n'a jamais rien découvert), on lit la bibliographie. »

Et de me montrer longuement, avec minutie et trop d'insistance pour mon compte que tout ce que je venais d'inventer avait déjà été avancé en hypothèse deux ou trois fois déjà. Je ne me laissai pas décontenancer, content du plaisir que j'avais pris à une découverte qui, pour moi, en était vraiment une, faute d'avoir consulté sa fameuse bibliographie.

Ce fut là-dessus que le professeur Louis Berger me proposa d'en être et de tenter carrière en anatomie-pathologie, sa spécialité justement – « Merci Monsieur, mais j'ai déjà choisi la littérature ». Il se garda bien de rire : je lui paraissais pathétique. Il jugeait de la littérature par Jules Romains, qu'il avait connu à l'Institut Pasteur et dont les travaux sur la vision extrarétinienne étaient à son avis loufoques, pour ne pas dire indécents. « Le Monsieur, à ce que j'ai appris, est devenu grand écrivain. » Je pris congé,

penaud, et, pour ne pas me déconsidérer davantage, je n'ai jamais rien lu de Jules Romains.

– Et la politique ?

– La politique, hélas ! J'y suis venu quand même par la littérature. Je situe mon œuvre dans une perspective de durée. Le pays m'a paru incertain et mon idée a été la suivante : assurer sa pérennité et ensuite ne plus y penser, écrire en paix, sans souci du pays, comme cela se fait dans les pays normaux. C'est par après, d'ailleurs, que j'ai dégagé cette idée. J'ai commencé à l'aveuglette, d'une façon outrancière et plus théâtrale qu'efficace, comme on fait dans la jeunesse, encore trop imbu de soi. Cela m'a peut-être marqué ; je suis resté, vous le savez, quelque peu *fellow traveler*. Mais je ne suis pas devenu communiste comme c'est dit dans *La nuit*. Je le suis devenu en Gaspésie. Ma première femme, de tempérament irlandais, ne pouvant rester sans religion, s'était convertie à Staline, à Frédéricton, je ne sais trop comment. Moi, pas. Le dogmatisme ne me convient guère. Cependant il ne me déplaisait pas du tout d'avoir une communiste pour épouse. En 48, malade et ne le sachant pas (j'avais sans doute oublié de me consulter), je me suis déclaré à mon tour. Autrement dit, je me suis guéri du poumon par la tête comme il est recommandé de le faire dans *L'Immoraliste* de Monsieur Gide. Si l'on oublie cette cure, cette virée dans le communisme où je ne pouvais rester pour mille raisons et celle-ci en particulier que je n'avais pas lu les saints livres, c'est par réflexion que je suis venu vraiment à la politique, un peu plus tard. Un écrivain sans un peuple, c'est une sorte d'escogriffe de chimère.

En Gaspésie, je m'étais nourri d'un peuple. À Ville Jacques-Cartier, en zone frontalière, beaucoup moins ; à cause des mots pourris, je ne baignais plus dans une ambiance naturelle et heureuse. Surtout je me suis dit qu'il devenait impossible d'œuvrer dans une langue dont les sources populaires se salissaient, faute d'un gouvernement pour pourvoir à l'hygiène publique.

– Engagé dans la lutte pour la libération nationale du Québec, vous êtes aussi le fondateur du Parti Rhinocéros, parti de la contestation par le dérisoire. Comment vous est venue l'idée de ce parti pour le moins original ?

– Par curiosité, pour tâter de l'adversaire, pour toucher à sa peau de pachyderme. Cette entreprise de dérision me semblait nettement séditeuse. L'adversaire ne l'a pas senti. Il la portait en effet bien épaisse, sa peau. Il a ri : ounederfoule Rhino ! S'il riait, nous étions bien d'accord. Il n'y a eu que le pauvre Monsieur Favreau, fabricant de maillots à l'enseigne Fulton-Favreau, qui n'a pas pris du tout que nous lui opposions un rhinocéros du nom de Lucien Rivard. S'était-il reconnu dans le miroir ? Il a dit que c'était scandaleux, honteux, voire irrespectueux. Il ne nous apprenait rien. Et puis

il est mort. Là encore, nous étions d'accord avec lui. D'une mare à l'autre, toujours d'accord. Telle était encore la devise de ce parti imperturbable.

– De certaines de vos œuvres (je pense aux *Grands soleils*, au *Cheval de Don Juan*, à certains contes même), nous connaissons deux ou trois versions différentes. Faut-il s'attendre à connaître vos œuvres dans une succession de variantes?

– En somme, rien de définitif aussi longtemps que je serai là, je ne signe contrat avec l'éditeur que pour un tirage. Le tirage épuisé, je reprends possession de l'œuvre, etc. Et le tout devient peu à peu ma vie.

Pour l'instant je reviens à l'histoire, bien décidé de m'imposer comme historien. J'ai fait beaucoup dans ce domaine (La brèche du Saint-Laurent, les Terres neuves internationales, le champignon sulpicien, la naissance d'un peuple vers 1830 question de nombre, etc.) et savez-vous ma réputation? Un farceur! Je cite Sœur Morin et j'aurais inventé cette citation! Je viens de m'en rendre compte. Fâchant, n'est-ce-pas? L'humour et le Rhinocéros sont des chevaux de relais qui continuent de me suivre...

– Et si des curieux du métier vous demandaient comment vous travaillez?

– Comment je travaille, ça non! Pourquoi pas alors vous ouvrir mon cahier de recettes et mon armoire à ficelles? Il y a, je crois, un conte de Daudet qui peut vous éclairer sur la question; je l'ai lu, il y a un quart de siècle; il s'intitule le *Carnet de Bixiou*, ou quelque chose comme.

La grande affaire, dans le travail, est de rester présent à soi-même, à son milieu, d'être tendu vers ce qu'on fera, d'aller aussi vers la mort amicale, accomplissement de la vie, où enfin on s'efface devant ce qu'on a été. La grande affaire, c'est de vivre et de ne pas se mettre en chapelle, au milieu des ex-votos. C'est à des vivants, pour les tourner vers l'avenir, pour leur donner plus de vie encore, que l'on dit: «Laissez aux morts le soin d'enterrer les morts.»

– Certains vous considèrent comme le plus original créateur de la littérature française du Québec. Quelles idées, à ce propos, entretenez-vous sur la création littéraire? Je sais bien toute la vanité d'une telle question, mais on est toujours avide de savoir ce que les écrivains pensent, en fin de compte, de leur métier.

– Vous me complimentez souvent, c'est gentil, mais je ne bois plus de lait. Créateur, par exemple, le terme est excessif, nous travaillons sur un fonds commun: la seule réussite est d'enrichir ce fonds. Je serais porté à croire que Dieu nous juge sur ce point. Les hommes sont sujets aux travers de leur temps, et ils jugent selon une mode. Le droit de propriété a sans doute été utile, mais il l'est déjà moins. Grands propriétaires, grands écrivains: ce n'est pas le droit de propriété qui permet la richesse mais le

besoin des pauvres gens d'avoir des modèles de richesse. Cette participation use, au fond, le droit de propriété. D'ailleurs le propriétaire est devenu un personnage d'opérette. Et l'écrivain le deviendra s'il se prend pour un créateur et pour le maître absolu de son œuvre. Comme la terre est à tout le monde, la littérature relève de la sagesse des nations. Si Dieu a commis une faute, ce fut de prendre un copyright sur la Bible. Il était trop pressé de publier. En réalité la rédaction du livre se continue. C'est à cette collaboration que l'écrivain trouve sa dignité. Il signe par modestie, par humilité, simplement pour que le déchet de son œuvre lui revienne et n'éclabousse pas le nom de Dieu.

En fait, je ne crois pas beaucoup à la création. Écrire est une façon de réfléchir, de se replier sur soi, de méditer en même temps que de s'exhiber. Créature d'un milieu, on recrée pour ce milieu.

Bref ! J'ai appris à composer entre mon impatience et mon goût de bien faire, à contenter les deux sans les satisfaire. Je profite de la fatigue pour brouillonner et du matin pour en finir. J'écris au milieu de la médecine que j'aime bien parce qu'elle me garde en contact avec la réalité et que je n'aime pas parce qu'elle me dérange.

– L'esprit du conte semble dominer votre œuvre, que celle-ci se manifeste par le dialogue de théâtre, par la polémique, par le récit historique ou par la fiction romanesque. Acceptez-vous facilement d'être considéré avant tout comme un conteur ?

– Admettons que je sois conteur, ce que je n'arrive pas à croire, sans doute parce que je me suis fait idée du conte dans une société traditionnelle où il était le dicté de l'initié au non-initié et qu'alors et ainsi il n'avait pas la gratuité du mien. Je le serais plutôt par analogie et un peu par mes préoccupations sociales. Le conte a deux faces. De prime face, il se montre tel qu'on l'écoute. Ce prime face-là est un masque. Il y a ensuite le visage du conteur qui, dans l'ombre, met un regard dans les trous du masque et surveille l'évolution du récit pour que passe et soit juste le difficile dessein de celui-ci, qui est de tromper mais de ne pas mentir. Cela suppose deux niveaux différents de compréhension qui dans le conte traditionnel sont fort bien marqués, d'une part le niveau enfantin, de l'autre celui de l'initié. Dans le beau conte, il y a harmonisation, plus de prime face ni de visage caché, mais profil. La lune à son plein dit toute la lune même si on n'en voit que la moitié. Bon, où veux-je en venir ? À ceci : que le conte est chose vivante et que l'écriture en l'empêchant de mourir l'empêche aussi de vivre.

– Vos contes, dans leur coloration locale même, rejoignent très souvent l'universel, et vos *Grands soleils* s'occupaient tout autant de la guerre du Vietnam que de la libération du Québec. On dit pourtant que vous vous refusez à toute audience mondiale. Pourquoi cette réticence ?

– Quand mon père voulait condamner un homme, il le disait sans principes. Je me suis donc appliqué à avoir quelques principes dont celui-ci qui répondra à votre question, à savoir que n'étant pas de la génération de Paul Morin, je ne devais pas chercher à m'imposer de Paris mais d'ici. D'ailleurs je me demande bien comment j'aurais pu me faire imprimer à compte d'auteur de si loin. Et puis je suis un sédentaire par habitude : je n'ai pas eu l'occasion de quitter mon pays. Le monde, je l'ai appris à domicile, et m'en contente. Je n'ai rien à dire de spécial aux gens du monde entier. Je n'ai pas inventé de religion, que je sache. Pourquoi me priverais-je pour eux du circonstanciel et du particulier ? J'ai écrit beaucoup de lettres aux journaux sans jamais penser en envoyer copie à Paris. Ainsi du reste.

– La question de langue semble vous préoccuper. Vous vous êtes pourtant toujours refusé à utiliser la langue populaire comme langage littéraire, par respect peut-être pour le peuple qui la parle ?

– J'ai toujours vécu en milieu populaire. À mon opinion, et c'est un point qui ne manque pas d'intérêt, nous avons usé du français durant une couple de siècles comme d'une langue sans bibliothèque, comme les Togolais parlent l'éwé, mais cette particularité ne nous empêchait pas de savoir qu'au-delà de ce que nous savions du français il y avait un ciel français, et nous étions tournés vers ce ciel avec une ferveur toute religieuse. Nos orateurs politiques et sacrés se sont mépris sur leur succès : on venait à eux, non pour leurs idées, mais pour leur langue. Bourrassa, par exemple, avait une syntaxe remarquable et quand après avoir construit sa phrase il la terminait sur un point final qui ne pouvait avoir d'autre place dans le monde que celle qu'il occupait, c'était l'architecte de cet édifice sonore parfait qui transportait ses auditeurs.

La littérature la plus intéressante, ici, est encore la littérature orale.

– Vous devez donc au fonds de notre société à peu près tout ce que vous écrivez. Comment expliquez-vous que la plupart de nos écrivains accusent d'ordinaire ce fonds et en dénoncent même parfois la stérilité ?

– Parce qu'ils n'ont jamais voulu s'en servir. Ce sont des provinciaux, d'aucuns diraient des aliénés.

– Êtes-vous lié à un groupe ?

– Je me délie vite. J'ai fréquenté un peu partout, cherchant à m'y trouver au bon moment, quitte à aller ailleurs quand le bon moment est passé. Je m'instruis comme je peux, avec qui je trouve, mais ce que je tente, passer d'un folklore à un humanisme, je le tente seul et sans coterie. Je ne suis même pas athée. Je me prétends mécréant, c'est-à-dire en marge d'une religion et dépendant d'elle. Cela amuse bien mes jeunes amis de *Parti pris*, qui me prennent pour un vieux bonhomme sympathique et bizarre. Mais j'ai peut-être raison : cette religion est plus que le catholicisme ; elle a été

une culture de revanche et de survie ; elle nous a empêchés d'avoir l'âme brisée. Borduas n'était pas sans révérence pour les clercs, et un de ses drames a été d'apprendre que le Père Couturier, ayant fait le voyage de New York pour rencontrer Breton, celui-ci ne lui avait même pas serré la main.

Devant un monde toujours à refaire, dans un pays qui a été mal dit, je me sens à la merci du lecteur, qui a le nombre pour lui et la pérennité de l'espèce.

Au fond je deviens de plus en plus indifférent à ce qu'on peut dire de moi, je deviens sourd et le conçois comme une vertu.

– De tous les auteurs contemporains, celui auquel vous ressemblez le plus est sans conteste Giraudoux. Il n'est surtout pas question de parler ici d'influence, mais cet auteur a déjà dû vous fasciner ?

– Si Giraudoux m'a déjà fasciné ? Voilà une question que je n'aime guère. Il n'est pas dans les usages de demander aux gens de montrer leur nombril. Oui, Giraudoux m'a déjà fasciné. Avec lui, la trame du roman qu'on s'appliquait auparavant à fondre dans le discours devient prétexte à discourir et c'est l'écrivain, n'en pouvant plus dans les coulisses, qui apparaît sur la scène pour improviser sur canevas. La verve et la poésie y gagnent. Mais voilà, cette méthode provoque une dissociation entre la trame, c'est-à-dire la situation dramatique et le discours pour aboutir à la cocasserie de Ionesco. Je ne sais pas comment Giraudoux a vieilli, ne l'ayant pas relu. Par contre je peux dire qu'il a été un bon maître : lui seul pouvait se permettre de faire du Giraudoux. Tant pis pour ses imitateurs, ils ont toujours fait du mauvais Giraudoux. Et sa leçon est la suivante : que le style n'est pas une mode, mais l'expression d'un seul écrivain.

– Dans *La charrette*, un personnage qui vous ressemble beaucoup est grand lecteur de Valéry. En serait-il donc de même de vous ?

– J'ai lu, relu, étudié *Le Cimetière marin*, je l'ai même déjà su par cœur, ce qui représente dans mon cas la plus complète acceptation. Il a été mon grand modèle, je n'ai jamais réussi à l'entamer. En sa présence, tous mes esprits corrosifs étaient neutralisés. Je me suis formé dans son admiration. Cela a duré cinq ou dix ans. Depuis, je ne l'ai pas relu. Si je n'ai pas complètement réussi à le désapprendre, je veux n'en plus rien savoir et ne le relirai jamais pour la bonne raison que j'en ai tiré le plus que j'en pouvais tirer. D'ailleurs c'était pour moi une œuvre si parfaite qu'elle m'est toujours restée parfaitement étrangère.

Cela dit, et ne vous en déplaît, je tiens Valéry pour un esprit médiocre. Dès le collège, j'ai cherché à le ruiner. Je me souviens encore du plaisir que j'avais pris à mettre en doute sa rigueur à propos d'une variante ; comment tenir pour rigoureux un auteur qui, du « pur avènement d'un cygne » en fait son « lisse effacement » ? Ses premiers poèmes que je ne connaissais pas

et que j'ai découverts dans l'édition de la Pléiade sont tout simplement ignobles. Cela n'enlève rien au *Cimetière marin*, tout au contraire.

Valéry se levait de grand matin ; c'est ainsi qu'il a pu énoncer des truismes. Par exemple : « l'Europe, ce petit cap de l'Asie », dont on a fait grand cas, je ne sais trop pourquoi.

– Quels sont alors les auteurs que vous fréquentez aujourd'hui le plus assidûment ?

– Des auteurs mineurs, Cazotte, Rimpler de Strasbourg, Lafiteau. C'est par eux qu'on se rend compte de la richesse d'une littérature. Plus loin, Cyrano de Bergerac, plus près, Marcel Schwob. Il y a parmi eux de grands écrivains qui n'ont pas réussi et dont l'oubli aide les autres, ceux qui sont sortis du rang, à paraître plus grands. Depuis que j'ai lu le *Livre de Monelle*, de Schwob, les pages choisies de Fourier, présentées par l'oncle Charles, c'est curieux comme André Gide me semble amoindri.

– On dit d'un écrivain qu'il est plutôt peintre, ou plutôt musicien. De quel côté vous portent vos tentations ?

– Tout mon intérêt va à la peinture. C'est elle qui a édifié l'espace et c'est l'espace, extrait du temps, qui a remplacé l'éternité vers laquelle, par les trucs eschatologiques, on cherchait à déboucher le temps.

Je ne déteste pas esquisser un thème, le laisser là pour le reprendre plus loin et le développer peu à peu tout au long du livre. Cela se fait en musique et j'admets que l'écriture courant d'un mot à l'autre, d'un mot qui sombre à un mot qui apparaît, crée une durée et s'apparente à la musique que la nuit n'arrête pas et qui chemine dans le temps, en opposition avec la peinture qui s'arrache au temps, s'impose sans retouche, à la minute, à la seconde et suscite l'espace, dimension relativement nouvelle qui s'oppose au temps ; suscite aussi l'extase, le sentiment d'éternité. « O temps, suspends ton vol... » autrement dit : « Musicien, cesse ton crin-crin. »

L'oreille tient du nez plus que de l'œil. Le mélomane, passif et énervé, ordinairement vautré, me fait penser à un chat renfrogné qui écoute la belle journée et la suit par le nez.

– Il est plus que souvent de mise ici de dire beaucoup de mal de l'enseignement qu'on a reçu et des maîtres qui nous ont instruits. Parmi les vôtres, y en a-t-il qui furent pour vous de véritables maîtres ?

– Je dois beaucoup à mon professeur de lettres, le Père Robert Bernier, homme chaleureux, communicatif, d'une grande élégance morale, qui me transmet son enthousiasme. J'eus le bonheur d'admirer à un âge où il est sain et formateur d'admirer. Et l'enseignement était solide ; point de fausses valeurs. Pour les arts Bernier suivait Alain, pour le style, Baillargeon. Il m'avait conseillé de m'abonner à la NRF. Dès 1939, je connaissais Sartre.

– Vous semblez somme toute assez satisfait de ce que vous avez reçu ?

– Dès la Méthode j'ai remplacé « A.M.D.G.² » par « Quid Mihi » ; je commençais mes devoirs ainsi. On m'a laissé faire. Et à peu de temps de là, incapable de me leurrer du ferme propos de ne plus pécher, j'ai trouvé inutile de continuer la pratique religieuse. Je n'avais rien contre Dieu et le pape, c'était sans doute de fort braves gens, mais je ne pouvais les suivre, je les ai laissés aller, je suis allé de mon côté. J'ai parfois dit que j'étais athée, c'était plutôt par bravade. Le plus souvent je me suis classé mécréant, cela me convenait mieux. Toute cette démarche était fort simple et cohérente, je suis reconnaissant aux jésuites de ne pas m'avoir attaqué dans mon for intérieur. Pour ma part j'y mettais de la discrétion, je comprenais qu'il aurait été préférable de faire comme tout le monde. M'excluant moi-même, je devais m'attendre à être renvoyé du collège. Quand je l'ai été, la première fois en Versification, la deuxième en dernière année (on m'avait repris en Belles-Lettres), je n'ai pas été surpris et j'ai accepté des renvois sans amertume.

J'ai quand même gardé de la gratitude aux jésuites, je crois vraiment qu'ils ont été élégants.

– La question religieuse vous laissait alors bien indifférent, à ce qu'on voit ?

– Mécréant de bonne complexion, élevé à admirer les prouesses galantes, porté à plaire comme c'est normal, j'ai d'autant plus cherché à me faire accepter par mon milieu que je me sentais différent. Dans tout cela, je n'avais pas besoin de Dieu. J'ai ensuite pensé qu'il n'y avait qu'un rapport important : celui du moi et des autres. J'ai pensé que j'étais unique, mortel, porté par une machine que, sans artifice (le miroir ou les autres faisant office de miroir), je ne pouvais apercevoir dans son ensemble, un moi que j'ai appelé crucifiant et par lequel j'étais absolument différent de mes supposés semblables, les hommes.

Il me semblait tout aussi théâtral d'être un homme que de me nommer Jacques Ferron. C'est dans cette situation que le problème de Dieu reparait. Ou pour mieux dire : que Dieu reparait comme réponse à un problème de communication entre soi et les autres.

Tout cela serait assez long à expliquer d'autant plus que je ne me suis pas encore précisé ma pensée. Il me reste encore à étudier les auteurs à ce sujet. Mais déjà de Pascal je retiens la notion des deux pôles de la religion, celui du paradis qui est la part des autres et s'oppose à l'agonie du Christ qui est l'impasse du moi.

– Vous parlez souvent de Dieu. Pour un mécréant, c'est pour le moins étrange.

2. *Ad Majorem Dei Gloriam* : la devise des jésuites.

– Vous serez sans doute amusé de ma velléité théologienne, et par mes redécouvertes sans doute indignes de mon âge et infantiles. Mais voyez-vous, sur le rapport de l'abstrait, de la philosophie et de Dieu, ma jeunesse a été singulièrement réticente. Je n'en voulais rien entendre. Mon refus procédait d'une sorte d'horreur d'une mécanique abusive, camouflée, envers qui il m'était refusé d'être mécanicien puisqu'on me la présentait comme sacrée. Je n'avais pas les moyens de lui résister. Tout au plus pouvait-elle me broyer. Je n'y tenais pas et j'ai préféré rester marginal mais libre, un peu comme un paysan qui ne veut pas entrer dans la ville, ce qui ne l'empêche pas d'en avoir du regret. Je ne me suis pas édifié sur ma dissidence, je n'ai pas tenté de raser une ville qui n'était pas à ma convenance. Là-dessus je crois que j'ai été honnête.

Après avoir été paysan, disons qu'aujourd'hui je suis devenu faubourien, j'ai déjà eu idée de Dieu comme d'un truchement nécessaire entre le dedans et le dehors, entre moi et le monde, l'un représentatif, l'autre représenté. Un Dieu conçu, si vous voulez, par un microbe au fait de sa taille et de sa durée, qui ne se sent pas à la hauteur de sa mégalomanie.

– Dans un article récent, vous écriviez que vous en étiez venu à penser «qu'il se pourrait bien que le personnage de Tartuffe fut surtout en ceux qui l'exécraient». Que vouliez-vous dire ?

– Je ne vous cacherai pas que ce personnage m'a toujours occupé et qu'après bien des avatars j'en suis venu à l'idée que Tartuffe n'est pas sur la scène mais dans la salle, ce qui m'a obligé à m'examiner et je ne vous cacherai pas que je ne peux tout à fait me dissocier du personnage. Bourdaloue est à relire à ce propos. Tartuffe est un personnage qu'on ne peut éviter en pays chrétien. Qu'on me nomme cardinal et je refais le calendrier. Je ne consacrerai pas tous les jours au bon Dieu, je ferai la part des choses, et un ambigu comme Tartuffe aurait bien un mois dans l'année. Quoi qu'il en soit, je persiste à croire que notre appartenance religieuse ne correspond en rien à celle que Jean Le Moyne a décrite dans ses *Convergences*.

– Des événements qui ont fait votre vie, que retiendriez-vous ?

– Je ne me souviens guère de mon enfance ; sans doute fut-elle heureuse. J'ai commencé mes études chez les frères de l'Instruction chrétienne, qui à cette époque ne s'étaient pas encore libérés de la domination bretonne. Après la mort de ma mère, je devins pensionnaire chez les filles de Jésus à Trois-Rivières. J'ai fait mon cours classique à Montréal, mes études de médecine à Québec, tout en m'instruisant, grâce à ces déplacements et au contact de condisciples qui venaient de tous les coins du pays. Je me suis fait une idée assez exacte de celui-ci. Médecin en 1945, l'armée me paya un an de voyage de par le Canada, du camp de Vernon dans les Rocheuses, au camp Utopia sur la Baie de Fundy. Je m'établiss ensuite à Rivière-

Madeleine, desservant soixante milles de côte, de Mont-Saint-Pierre au Grand-Étang : c'était beau et crevant. J'aurais pu y laisser ma peau : Duplessis me sauva en me retirant une allocation sans laquelle je ne pouvais joindre les deux bouts. Après un court séjour, les premiers mois de 1949, au Royal Edward Laurentian Hospital, j'ai repris la pratique de la médecine à Ville Jacques-Cartier que je n'ai pas quitté depuis. J'ai trois filles et un garçon qui se nomme Jean-Olivier, comme le D^r Chénier. À l'exception de l'aînée, mes enfants ont été baptisés dans la robe de baptême de Louis-Joseph Papineau. Cette robe fut donnée par la famille Papineau à une religieuse pour qu'elle continuât de servir. Mon rêve serait, mes enfants rendus à leur grosseur, de retourner finir mes jours à Rivière-Madeleine.

– C'est beaucoup et bien peu. On ne peut pas dire que vous facilitez la tâche de vos biographes.

– Le moi est haïssable, a dit le Monsieur ; il est surtout suffoquant. L'enfer est facile à deviner : on vous laisse tout seul dans votre sépulcre. On ne m'y prendra pas. Faute des rites hurons, je me ferai crémer. On ajoutera à mes cendres un peu de poil à gratter, et ma fille aînée fera le tour des amis : je serai mort, mais vous vous gratterez.

– Vous êtes, dans le privé, un homme d'une grande bonté, et je vous sais incapable d'offenser qui que ce soit. Certaines pages de vous, toutefois, sont d'une agressivité que bien de vos lecteurs ne s'expliquent pas. Comment l'expliquez-vous ?

– Par l'emploi de la première personne au pluriel. Dans les collectivités menacées, on s'y hausse par devoir, c'est bien embêtant, et l'on invective, c'est bien ennuyeux et ce n'est pas poli. Mais il faut le faire, ne serait-ce que par charité, pour ne pas laisser aux autres toute la charge de la polémique. C'est une façon d'être méchant à bon escient et sans aucun remords. Cela devient même une sorte de sport. La règle pour y réussir est de toujours attaquer et de ne jamais se défendre. Mais on s'y fait des ennemis, c'est-à-dire des gens qui n'apprécient plus votre bonté.

Parce que je juge et je tranche au milieu d'un peuple qui subit, bouche bée, on m'a souvent dit : « Mais pour qui vous prenez-vous ! » Je me prends pour moi, Jacques Ferron, médecin de faubourg, bourgeois encanaillé et un des derniers notables traditionnels dans un pays en révolution. J'essaie avec mal de rejoindre les générations qui me suivent et qui sont, elles, révolutionnaires alors que moi, je ne le suis pas, je le sais bien.

JACQUES FERRON

On dit que Jacques Ferron est un rigolo. C'est peut-être vrai dans le sens qu'une fois devant lui on ne sait plus quoi faire, quoi dire. Car Ferron aime jongler avec les mots lorsqu'il parle. Mais lorsqu'il écrit il ne triche pas. Et s'il possède un humour certain, c'est peut-être une forme de pudeur. J'ose croire que Jacques Ferron est un bonhomme lucide et tragique. La première fois que que l'ai rencontré, à son bureau de Longueuil, son bureau de médecin, il m'avait parlé non pas de lui mais d'un nommé André Pouliot dont il avait édité en 1957, aux Éditions de la File Indienne, un recueil de poèmes joliment intitulé «Modo Pouliotico». Il est évident qu'en lisant dans ce fascicule :

«Matrice d'euphories interstitielles
au carrefour des diatomées en délire
venez, venez, ma douce biche au calcanéum prurigineux» [...]

et bien d'autres poèmes («Migraine», «La suceuse-branleuse bafouée», «La petite fille qui regarde passer les pieds», etc.) on comprenait vite qu'il ne serait pas un best-seller. La beauté et la vraie poésie font peur aux foules.

Puis j'avais lu «Tante Élise ou le Prix de l'amour» que je devais monter à Québec, au Théâtre du Petit Champlain, devenu depuis discothèque et «Cazou», ces deux pièces de théâtre éditées aux Éditions d'Orphée. Et voici qu'enfin les Éditions HMH font preuve d'une excellente initiative en publiant deux œuvres de l'énigmatique Jacques Ferron. D'abord, l'édition intégrale des «Contes», et puis un très beau roman : «La Charrette», quelque chose de très prenant qu'il faut lire absolument.

Photo-Journal, 8 janvier 1969.

Emmanuel Cocke

– Révolutionnaire, quoi que vous en disiez, vous l'êtes tout de même un peu.

En 1963, vous publiez *La tête du roi*; le lendemain les premières bombes du FLQ se mettent à sauter. Roger Huard vous en a tenu responsable, mais vous ne l'étiez pas, dans la mesure où un prophète n'est pas responsable de l'histoire qu'il devance. Il faut en louer votre don de clairvoyance. Vos œuvres ont ainsi eu prise assez souvent sur les événements de notre vie nationale. En étiez-vous tout à fait conscient ?

– On n'a de prise que sur soi-même et encore est-on loin d'en tirer tout ce qu'on voudrait. Quant au reste, pourquoi s'en troubler ? On n'y est pas souverain. Si je voulais pasticher Alain, je vous dirais que la foi est d'abord

une confiance et un excellent moyen de ne pas se faire soucier de tout ce qui nous échappe. Chacun pour soi et Dieu pour tous. Cela doit être un proverbe irlandais.

En Beauce, quand les jeunes gens devenaient trop turbulents, le vieux leur organisait des apparitions... Tout cela pour vous dire, que le merveilleux est bien près de nous, et que jusqu'à un certain point le Malin a toujours été au service des gens malicieux. Mais tout cela ne répond pas à la question. Dès qu'on me pose une question, je cherche à l'éluider.

Si j'ai été conscient de la violence qui en venait? Oui, assez pour l'annoncer dès 1962 à un zigoteau du nom de Pierre-Elliott que je croisais quelquefois. Il m'avait pouffé au nez. Je le revois quelques mois plus tard: «Eh bien, Pierre-Elliott?» Il me répond textuellement: «Oui, tu avais raison. Je n'aurais pas cru que *vous* aviez des couilles.» C'était un compliment, non pas qu'il soit un connaisseur, plutôt frustré sous ce rapport, ayant mis les siennes dans son ambition.

Mais justement de la part d'un maître de l'enfirouâpette, supposément légaliste, il témoigne d'un respect inattendu et réconfortant.

– Vous formez sans doute des projets. Quels sont-ils?

– J'ai devant moi du travail pour une vingtaine d'années. Une seule chose m'inquiète: dans la main gauche comme dans la main droite, ma ligne de vie m'en accorde 4 ou 5. Autre point que vous devez savoir: peut-être par la grâce de Dieu, la mort me hante. Je ne la crains pas, non, pas du tout, mais je ne sais vraiment pas ce qui me reste à vivre et cela me met dans la hâte; j'écris sans trop savoir où je vais. Il me suffit de savoir, après avoir longtemps souffert de disette, que j'ai à dire plus que je n'en saurai dire. En pratique, cette hantise se traduit par des chiffres; j'ai de l'assurance-vie. Remarquez que je ne suis pas riche et qu'il s'agit là d'assurance temporaire; tu payes tant par année pour ta mort, tu mises sur elle. Si tu ne meurs pas, tu perds tout, c'est l'assurance qui coûte le moins cher. Temporaire, le mot me convient; dans dix ans mon œuvre aura pris forme, mes enfants seront rendus à leur grosseur. Ainsi rassuré, je tire beaucoup de moi, d'autant plus que depuis une couple d'années, je me suis en quelque sorte converti à mon œuvre, ce qui n'était pas auparavant. Possible que je vous enterre. Mais pour le moment je reste incertain et précautionneux.

– Pour terminer, vous nous dites quelques mots de vos origines familiales?

– Mon prénom est Jean-Jacques, quand je vais dans Maskinongé mes cousins m'appellent ainsi. Jean-Jacques à cause de Rousseau, pensez donc! Seulement, le 4 mars 1932, ma mère m'a demandé de me contenter de Jacques en même temps qu'elle me faisait jurer «de ne pas me penser plus fin que les autres et de faire comme tout le monde». Elle est morte le 5 mars.

Sur le premier point je lui ai donné satisfaction, sur le deuxième non ; je lui en ai même voulu. Une longue rancune. Et puis, elle est devenue ma cadette.

Mon père est mort un 5 mars, je venais de m'installer en Gaspésie. Le 5 mars 1947. Il s'était embarqué dans une affaire qui devait justement se régler ce jour-là. Se régler par sa banqueroute. Il est mort. Il n'y a pas eu de banqueroute. Les assurances ont bouché le trou. C'était un homme brave, mon père.

Et c'est le 5 mars aussi qu'est mort Staline.

Mais je ne vous parlerai pas de mon père, je me le réserve pour un livre, j'en ai déjà écrit quelques pages et trouvé le titre : *La plus haute autorité*.

– Et vous êtes né à Louiseville, le 20 janvier 1921.

– Oui.

Soudain, sur ce «oui» bien posé et sûr, le soleil acheva de monter au sommet de ses aiguilles. Et je dis :

– Il est midi, docteur Ferron, l'heure où personne ne saurait dire s'il est matin ou s'il est soir, l'heure ambiguë du monde. C'est pourtant l'heure que vous avez choisie pour faire éclore les grands soleils selon leur habitude, qui est de s'entrouvrir pour s'abreuver de lumière quand l'heure est généreuse. Il y a douze heures à peine, Cendrillon quittait le château pour retrouver ses torchons. On ne peut pas dire que la nuit lui a été propice. Douze heures encore, et ce sera la nuit, votre royaume, où tous les êtres sont vos complices. Vous écrivez de nuit comme si c'était en plein jour. Les critiques n'aiment guère d'ordinaire qu'on ait cette hardiesse ; ils la tiennent pour de la provocation. Et pourtant, en fait de provocation, vous leur avez déjà refilé mieux en mettant dans vos œuvres la chose la plus scandaleuse qui soit en littérature : le style. Tout votre édifice ne tient que par cette seule pierre, magique et solitaire. Vous êtes passé maître en cette maçonnerie. Et ça non plus, les critiques ne vous le pardonnent pas. Le style est une huile sur le corps de l'œuvre, et l'œuvre ainsi luisante et lubrifiée n'offre de prise ni à la sociologie ni à la psychanalyse et rend leurs assauts ridicules. Elle n'est plus un miroir mais une vitrine où nous regardons passer des mondes étranges. Sans tain, elle n'a pas à réfléchir, ni à être polie. Quand on la voit obscène, c'est la syntaxe qui montre ses fesses ; irrévérencieuse, c'est l'étymologie qui se frotte de trop près à la vérité ; c'est le lexique encore qui fronde quand on la sent crâneuse. Les verbes, les compléments, les prépositions, tout y est à sa place (c'est-à-dire à la place que vous voulez bien) comme dans un arsenal, pour la plus grande confusion des analphabètes spirituels. N'est-ce pas déjà scandaleux en soi, une œuvre qui marche toute seule, sans béquilles, par la seule vertu de sa contenance, qui est droite et allègre, sans cause ni loi, libre comme est la liberté même ? On vous en tient rancune. Alors que le plus insignifiant de nos griffonneurs a droit à trois ou